



Jephan de Villiers

PRISME  
EDITIONS



Jephan de Villiers poursuit une œuvre tenant autant du travail d'artiste que de la méditation sur les origines et les devenirs du monde. Totems, légendaires bestiaires ou processions d'ombres et de silences, les effigies et les objets du sculpteur en appellent à cet univers des âmes qui chante en nous lorsque nous nous souvenons que tout s'en vient de la terre et que tout y retourne, pour que s'accomplisse le cycle infini de la vie... Plus forte que fragile, plus dense que belle, cette œuvre est un vrai don d'artiste. Le chant d'un homme. •

Roger Pierre Turine

Jephan de Villiers produces an art that is as much an expression of his work as an artist, as it is a meditation on the origins and the future of the world. With his totems, legendary bestiaries and processions of shadows and silences, the artist's effigies and objects are an appeal to the world of souls, which resonates within us like a song when we remember that everything that comes from the ground goes back there, so that the eternal cycle of life can be accomplished. Stronger than fragile, denser than beautiful, his work is the true gift of an artist. The song of one man. •



Assis au pied des bâtons du vent, j'ai rêvé d'un enfant qui portait la forêt sur son dos, Mixte média, 1996, 122 cm x 20 cm x 16 cm

## L'enfant qui portait la forêt sur son dos

Jephan de Villiers n'arrache ni ne prend. Tout ce qu'il utilise vient du monde des choses tombées. Des corps végétaux chutent vers la terre, y pourrissent et y meurent. Jephan en ramasse certains – « ceux qui m'appellent », dit-il –, il les couche près de lui, en son atelier et, un jour, les choisit et les « élève pour la deuxième fois ». La première fois, c'est l'arbre qui les porte vers le haut. Puis cela tombe, s'enfouit et se perd, si personne n'y prend garde. Toutefois, qu'on réponde à l'appel, qu'on élise et conserve, faisant confiance au temps, et le petit morceau de forêt trouve son second souffle.

Jephan aime les histoires. Il les rêve, puis les raconte en racines, branches et feuilles, terre et morceaux d'écorce, graines, gousses, bogues. Son enfance elle-même est une fable. Il était une fois un petit garçon malade. Il ne courait ni ne criait comme tous ceux de son âge, n'allait pas à l'école, ne se battait pas dans l'herbe avec les autres. Il était allongé, les bras le long du corps, emmailloté dans sa fièvre. Nous ne savons pas, devant l'homme qu'il est devenu, de quoi il souffrait alors. Il n'a gardé, de ses maux d'autrefois, que le regard étonné, ainsi que les gestes lents et doux.

Le lit étroit de l'enfant était échoué contre un mur, adossé à une rive de papier peint où se tordaient de grosses fleurs. De l'autre côté, le vide. Les cauchemars menaient parfois l'enfant au bord extrême du lit, en position de chute. Alors, il roulait vers le mur et s'y frappait le front. « Je me cogne, donc je suis », dit l'homme Jephan. Nous ne saurons rien de ces hématomes-là. La blessure est dans les yeux du petit peuple d'Arbonie, c'est elle qui nous regarde.

Les habitants d'Arbonie sont insomniaques jusqu'à l'obstination, la sainteté ou la folie. Lorsque l'atelier est dans l'ombre, lorsque dorment la ville, la forêt et Jephan de Villiers en sa maison étrange où reposent écorces, branches, brindilles et plumes, les habitants d'Arbonie gardent les yeux ouverts. Peut-être ont-ils froid car ils se serrent les uns contre les autres. Peut-être veillent-ils en lisière d'un champ de bataille. Peut-être enterrent-ils leurs morts.

Cependant, que fixent-ils ainsi, de leurs yeux de mie dure, couleur d'ivoire ancien ?

En face du lit de l'enfant, il y avait une fenêtre. Et au-delà de la fenêtre, dans l'axe exact du regard et du corps, un vieux marronnier. Le voilà, l'objet du regard du petit peuple d'Arbonie. C'est l'arbre de l'enfance, qui guérit et qui sauve, car il porte en son cœur strié, en son âme concentrique, la mémoire des saisons et celle de la forêt. Cette mémoire-là se perd, d'Amazonie en Afrique, par milliers de troncs qui tombent en criant peu, et d'Europe en Asie, par d'acides fumées et de mordantes pluies. Jephan nous la rend, en diverses figures dont la grâce et la force sont un hommage éperdu au marronnier d'autrefois.

Et voici une autre histoire, la fable de Jephan adulte. Il l'a écrite un jour, l'a brûlée, mais pourquoi ? Culture sur brûlis dont ses amis s'emparent, entre le verre de vin et le pain dont la mie, séchée, laquée, servira de visage aux habitants d'Arbonie. Le petit récit commençait de la sorte : dans la maison de Jephan, une horloge sonne. Paraît un ange, avec de vraies ailes. Il s'approche de Jephan et lui dit : « Donne-moi tes mains. » Jephan, docile comme un enfant, lui tend ses mains, et l'ange les enfle à la manière de gants. Voici les mains de l'ange dans les mains de Jephan. Ô surprise, elles ont la même taille. Revêtu des mains de Jephan, l'ange écrit des choses incompréhensibles et merveilleuses, que l'on verra plus tard dans l'atelier, dans les galeries d'art, au musée. Pages d'une écriture qui respire, mystérieuse et souple. Puis l'horloge sonne à nouveau : le temps de l'Ange est écoulé, il rend ses mains à Jephan, il s'en dégage et se retire. Jusqu'à la prochaine fois. Jusqu'à la prochaine fois, Jephan aura les mains gourdes et la nostalgie du geste magique. Autour du vin et du pain, inquiet, il demande à ses amis : « Croyez-vous que l'ange m'ait laissé ses ailes ? »

Nous ne savons pas si Jephan a des ailes, mais certains de ses personnages en possèdent. Elles sont discrètes, noir corbeau ou gris ramier, inertes et longues comme des élytres au repos.

Ainsi *L'Enfant qui portait la forêt sur son dos*, dont Jephan rêva et qu'il créa dès le lendemain de son rêve, saisissant dans un coin de son atelier le morceau d'arbre qui répondait au songe et, dans un autre, un pilier de bois, gravé d'inscriptions, apte à « l'élever pour la deuxième fois ». Dans l'atelier, en effet, reposent, attendant

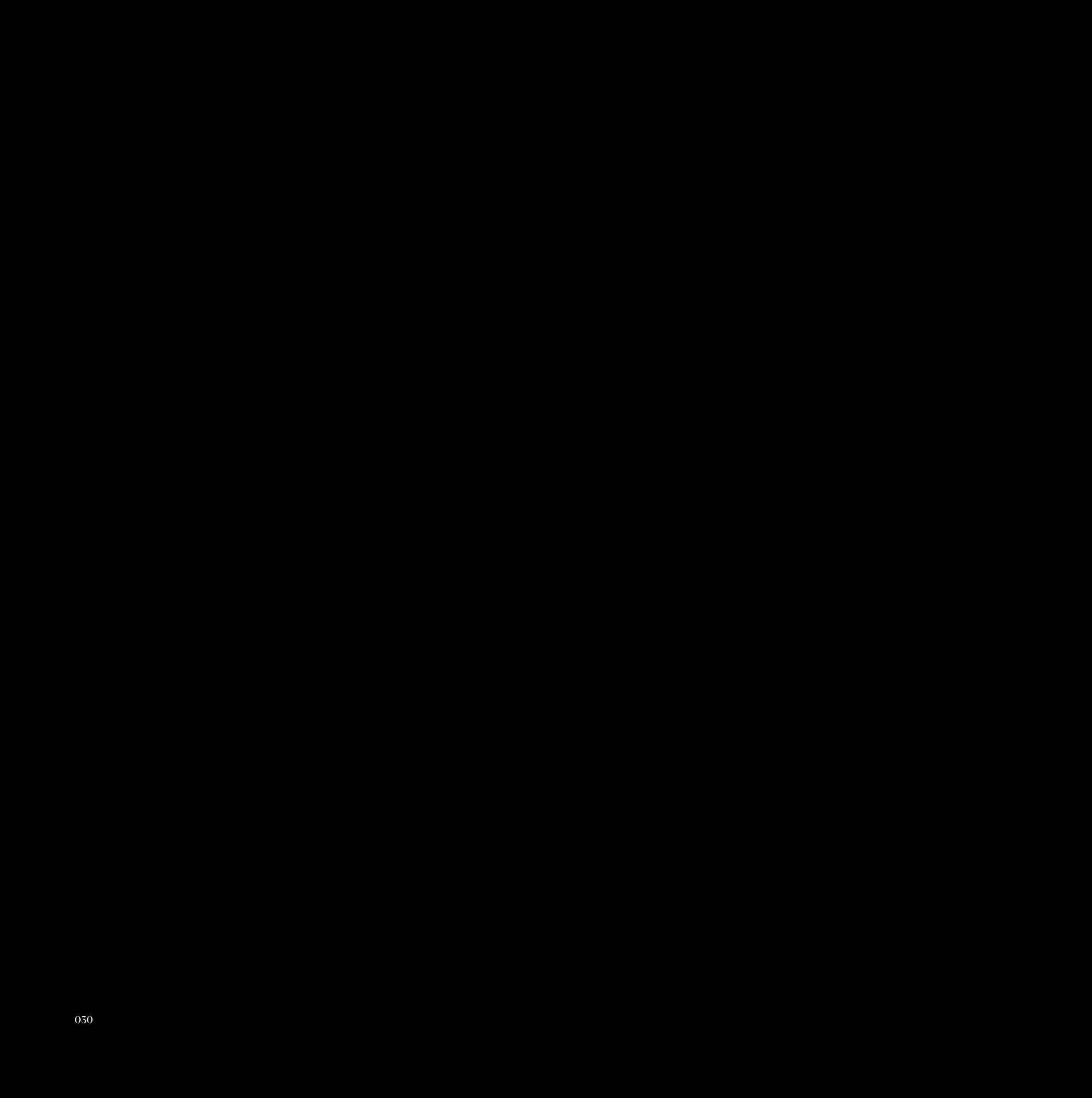
le rêve qui les réunira, la manne forestière et la manne angélique, l'objet et l'écriture, magie noire, magie blanche. Donc, cette chair d'arbre assise dans l'ombre aspirait à se réincarner depuis le jour où elle fut trouvée en forêt. Elle avait, collées au corps, des ailes de bois et une ligne médiane le long de la poitrine, comme un bréchet d'oiseau. Jephan lui fit cadeau d'une petite tête, au-dessus de laquelle un champignon en forme de vague dessina une auréole. L'enfant-racine, nimbé comme une sculpture romane, avait un dos rond et fort, apte à porter ses semblables. Sur ce saint Christophe moderne, aussi ancien que son arbre matriciel, Jephan posa un fardeau, une vingtaine de corps frêles, de visages hébétés, qu'il lia de trois lambeaux d'écorce. Cruelle image, et douce et forte, propre à réveiller nos consciences d'humains abasourdis par les destructions qui ravagent la planète.

L'enfant-mère, lourd de ces *âmes-oiseaux* aux yeux qui le supplient, pourra-t-il s'envoler à temps ? Son propre regard ne s'attache à personne. Droit, les ailes au corps, la bouche ouverte sur un cri, il marche en quête d'un ciel qui ne soit plus ce vide où l'on tombe, ce mur où l'on se cogne, mais peut-être un Grand Arbre à la mémoire millénaire, dont les branches nous murmurent une chanson sauvage. •

Caroline Lamarche



Au travers du temps,  
Mixte média, 2018,  
74 cm x 82 cm x 82 cm





## Les survivants

Un nom circule et, dès qu'il est prononcé, le voilà recouvert par quelques images qui deviennent son masque. Il paraît que c'est la preuve de la réussite alors que cela témoigne seulement de notre paresse mentale. Contrairement à ce que nous pensons, notre regard est plus soucieux d'identifier que de découvrir : dès qu'il nous indique le nom, nous croyons tout savoir de lui. Cette réduction est pratique dans la vie courante parce qu'elle limite les hésitations, mais elle a gagné tous les domaines, donc aussi bien le culturel : on prononce un nom, un titre, et ils sont aussitôt expédiés sous un souvenir, une anecdote, deux ou trois images.

L'auteur de ces lignes plaide coupable, car il a cédé bien des fois à cette facilité qui porte à croire que l'essentiel est dit dès qu'un nom est prononcé et qu'il a déclenché une représentation. On s'en tient généralement là dans l'illusion d'une connaissance suffisante à moins que, soudain, un doute surgisse qui provoque le désir de vérifier. Et voilà comment les petits personnages de Jephah de Villiers cessent brusquement d'être familiers avec leurs yeux toujours ronds et leurs bouches grandes ouvertes. On les croyait à jamais identiques avec leurs silhouettes sans épaules et leurs longues toges d'écorce, de plumes, de feuilles, mais la répétition d'une même mimique les dote d'une mine interrogative si dérangement qu'elle met le spectateur mal à l'aise. Leur ressemblance devient tout à coup moins frappante qu'une diversité indéfinissable qu'on n'arrive pas à fixer. Pourquoi ce peuple immobile est-il animé par une attention, une vigilance, qui vous tiennent à distance ?

Dès que cette impression efface ou détraque l'uniformité des visages, on remarque que la moindre inclinaison suffit à créer une expression d'autant plus intense qu'elle ne varie pas. À force d'être invariable, l'attitude devient fascinante et elle déclenche, dans le regard de qui l'observe, les variations expressives qu'elle-même ne se permet pas. Ainsi, examinez l'une après l'autre les créatures de l'un des groupes de Jephah de Villiers et vous ne tarderez pas à remarquer que si, à première vue, elles semblent

ne se distinguer que par leurs costumes, ceux-ci perdent de leur attrait dès que l'on fixe les visages. Tous pareils et pourtant tous différents, et chacun pourvu d'une spécificité qui décourage l'analyse pour la raison que, de chacun, émane un étrange et violent silence.

Il faut affronter ce silence, et longuement, avant de découvrir une individualité à ce qui, au premier abord, semblait n'être qu'une attitude. Cela fait, qui exige un peu de patience devant la face circulaire et bombée cependant que votre regard fouille dans le trou des yeux, une certaine intimité s'établit qui s'étend aux figures voisines à mesure que le face-à-face glisse de l'un à l'autre. La conséquence est un changement de perception du groupe : il ne paraît plus à présent formé d'individus identiques, mais de personnages dont la ressemblance témoigne du partage d'une même intériorité.

Étrangement, ce groupe qui ne dit rien parle d'un seul visage et ce qu'il émet gagne en intensité quand, passant d'une tête à sa voisine, notre regard éprouve une modulation inouïe et constamment plus vive. Quel en est le sens ? Il n'est pas affirmatif, il suggère que ces bizarres créatures témoignent d'une survie qui nous interroge. On les a d'abord considérées comme des curiosités, comme des créations artistiques assez engagées pour se moquer de l'art officiel en jouant de formes et de matériaux insolites, mais tout cela se délite brutalement, et c'est un autre monde qui apparaît. Ces gentilles figurines cessent tout à coup d'avoir la tête de cet emploi : d'ailleurs regardez-les !

Ces yeux toujours ouverts sur une ombre, ces bouches qui gardent le souvenir d'un appétit déçu fixent sur les visages la trace d'une dérégulation. Qu'ont vécu ces visages ? Ce ne sont pas les petits poucets d'une aventure artistique même s'ils font semblant de l'être pour avoir le droit d'exister : ce sont les témoins d'une catastrophe si violente que seul leur silence peut la dire. Ils sont les revenants de ce monde qui se vantait d'avoir inventé des technologies libératrices, mais qui n'a servi que les puissants et fini dans la barbarie en exterminant le langage et la pensée.

Vêtus de feuilles et de plumes, ils n'ont gardé d'humain que leurs visages, qui furent privés de paupières et de lèvres pour mieux avaler des flots d'images, et maintenant ces yeux et ces bouches qu'ils ne peuvent plus fermer nous crient de jeter au loin nos misérables illusions de liberté puisque nous sommes incapables d'en finir avec l'occupation médiatique... •

Bernard Noël, 2015

Le secret ou l'imprévisible rencontre  
Mixte média, 2019,  
44 cm x 44 cm x 34 cm



## The Great Mirror Continues

She broods over her progeny, guides them as they grow, enclosing them in their amazement. Fertility engulfs her tribe, offering them the grandeur of becoming a twig, at the most fleeting of moments.

They gather at the slightest call to prayer, before our eyes appeased. No need to mention the past or the future! Only the fragile imprint of the present moves their memories, as they mix with ours.

Our paths join with theirs, immobile as they move from place to place. Our existence has always been linked to theirs. There they are, beneath their vault of twigs, tied to our gaze with grasses, lichens and feathers.

Scraps of wood fall from the tall trees, standing upright with every step that we return to the earth. The light that recedes from the threshold of childhood remembers its melancholy shadows.

Souls suspended in their astonishment at belonging to the world, to the earth, with its round-bellied burrows, cascades of lichens and smooth stones, with only our goodwill to rely on.

The procession divides, one after the other disappearing, transformed before our eyes. So many of them, marching forward, tracing one infinitesimal, single passage, unbound by any beaten track.

All is fragmented, impossible to keep everyone inside, too much space. Then sometimes, we carry our master, but effortlessly, as if we are carrying ourselves, our wooden bodies one with his.

They put on a brave face, as they advance through the park, as the storm uproots trees, clearings fill with flying insects, creatures crawl busily and faithful rodents tunnel through dark underground passages.

We have always known them in these surroundings, closest to the roots of the world. They move on, never looking our way, the slightest remark from us might destroy them, as they continue their great mirror.

All alike, they plead for us to lower our eyes that we cast over their land and listen to the silence they produce in constant repetition. In peaceful orderliness they go, swelling like the flow of a river, to pass the time.

This infinite, immortal journey is part of their existence. It is we who should rid ourselves of all that weighs us down, with our hard, outer shells, if we want to understand them as they are, at their true value.

These beings, withdrawn among themselves, menhirs of wood, feathers and secrets, opening their wings for each other. Each one, without distinction of order, each never having to decide.

To be part of the procession, bring comfort as it edges towards the void, we must become plants ourselves and offer ourselves up: whisper our presence, be fair and generous towards our neighbour, be supportive as we go.

Animals, brothers in arms resolutely one, singing the same song, mounting the guard, protecting the area from gazes and overcrowding. Everything is orderly, tidied away in neat alcoves of abundance.

In this whole shared vastness, memories spread effortlessly. Everything is printed in the sealed book, its precious shell growing and forever evolving. Inscribed on wooden strips of knowledge.

The dizziness of existence, forced to advance, its sights are set solely on the horizon of existence. On the horizon of the self. Horizons that merge into the crucible of being, of its fleeting, short-lived moments. •

Joël Bastard

*La Crapaude, Summer 2019*















Handwritten text in Arabic script on aged, yellowish paper. The text is arranged in several lines, with some characters appearing to be stylized or decorative. The script is dense and fluid, characteristic of traditional Arabic calligraphy. The paper shows signs of age, including slight discoloration and a textured surface.



## Les ours

La lumière, on ne sait si elle se donne du dehors, par les grandes fenêtres sur jardin –, ou de l'intérieur, de source invisible. Par la porte entrouverte viennent le murmure d'un ruisseau et le souffle du vent dans les arbres. Respiration légère. L'atelier est une œuvre d'art. Dans son désordre apparent, dans ce qui s'accumule et attend – morceaux de bois, d'écorce, champignons, pommes de pin, branches, feuilles, terre, racines –, dans l'air qui sent la forêt sèche, une forêt d'Europe qui aurait distillé tout son suc, avec un trait d'Asie, quelques effluves d'Afrique, dans la tiédeur, la lumière fine, la présence familière des sculptures, on se trouve comme à l'intérieur d'un grand corps. Les sièges eux-mêmes, au nombre de trois, sculptés dans le bois africain, ont la forme d'une paume, tout comme la table basse, ronde, où des graines, des fruits secs, d'étranges rebuts végétaux venus de pays lointains ou du talus voisin forment un festin qui ne se mange pas.

Absence de la pierre. Partout, le bois, sous toutes ses formes, des étagères où dorment les sculptures à l'établi où voisinent la colle et le couteau, le papier et la corde, en passant par le sol semé d'écorces, et par la porte, enfin, que Jephan a ouverte en disant : « Tu es chez toi. »

Des ours se promènent dans l'atelier, sept, des anges sur le dos. Sept en un périple secret qui s'interrompt quand le visiteur entre. Aussitôt, les ours s'immobilisent, les anges aussi, dont pas une plume ne frémit. Aucun bruit. Nous sommes chez Jephan, pays des anges et des ours, gardiens du peuple d'Arbonie.

Enfant, dans une propriété familiale qui devait ressembler à celle où Jephan de Villiers vécut autrefois (une de ces grandes demeures où l'on est tous ensemble, où l'on se sent toujours seul), je déambulais avec mes cousins dans la salle de jeux au rythme d'une musique. Lorsque le disque, d'un coup, s'arrêtait – une main complice était préposée à la manœuvre –, nous nous immobilisions, changés en statues. Il ne fallait pas rire, emmaillotés de cordes imaginaires, plantés droits, lourds, arbres, montagnes, bêtes au repos. Nous avons appris ainsi ce que signifie « le temps s'arrête ». Le temps s'arrête comme

la musique et dans le corps quelque chose tombe. Si on se laisse faire, on devient, l'espace d'un instant, une figure de silence.

Les sculptures de Jephan sont des figures de silence. Les musiques du monde, discordantes ou douces – filet d'eau, bruissement des arbres – s'arrêtent à la porte de l'atelier. « Tu es chez toi. » Toi, chez moi, toi dans l'atelier comme dans un grand corps immobile. Les pensées s'y détachent et tombent.

Forêts. Arbres. Que les bûcherons abattent. Qu'ils amputent de tout ce qui dépasse, branches mais aussi boursofflures, excroissances, saillies en forme de museaux, tout ce qui pique ou grogne, tout ce qui ne peut servir à faire des planchers lisses. Dans la forêt, Jephan se promène, l'œil au sol. Heurte un museau de bois. Ramasse cette forme primitive. Museau sans narines, sans regard, sans bouche ni dents, qui n'est de lion ni d'ours, de chien ni de tortue. Bouche d'ombre. Sans mots.

« J'ai toujours aimé les ours », dit Jephan. Il n'en dira pas plus, rétif aux commentaires. Ne parlera ni de lui-même ni d'eux, primitifs, tendres, violents, lourds, agiles, forts, équilibrés. À peine de son travail. L'ours se tient-il en attente d'une présence plus fine, si légère qu'elle risquerait la mort à se poser ailleurs que sur son dos ? Peut-être. La glose est minimale, concrète, ne reflète que les gestes. Préparer cette visite aérienne. Prolonger le museau de bois par un corps de terre, de boue mêlée de feuilles, d'eau mêlée de colle, le tout emmailloté de cordes. Les couches se superposent, sèchent au soleil et au vent, dehors, sous les arbres, dans le murmure du ruisseau. Du temps en strates, de l'air, de l'eau, de la terre. Six semaines ? Deux mois ? À terme, on voit le grain de la forêt dans cette fourrure-là, on voudrait le toucher, le manger, ôter la croûte et dérouler la corde, refaire le travail à l'envers, se maculer les mains, revenir au museau originel, le replacer sur l'arbre. Or, on ne touche pas, on regarde. Comme les enfants. De toute façon, l'arbre n'existe plus, et le renflement de bois, au lieu de pourrir quelque part, est devenu museau, d'où surgit un corps d'ours, un ours qui appelle un ange. « Dans tout mon travail, il y a des anges », dit Jephan. D'où viennent-ils, qui les convoque ? Jephan n'explique pas. C'est. Il y a. Ils sont. « Les plumes, dit-il, viennent de ce qu'il y a de plus haut. » L'oiseau n'est pas nommé. Un seul nom. Bachelard. « La forêt est une réserve d'envolées. » L'aile tombée, la forêt qui la reçoit. Repos de l'aile. Bouquets de plumes dans l'atelier. Ramiers, pies, buses variables ? Oiseaux

d'ici, ordinaires. Rien de brillant, pas de duvet. Rémiges. On peut dire : raïdes. Un peu tristes.

L'ange vient sur la terre, et la terre est un ours. Si Icare était tombé sur la terre, et non dans la mer, s'il s'était posé sur le dos d'un ours au lieu de voir ses ailes fondre au soleil, se dissoudre dans les vagues, si Icare était encore parmi nous, si Icare ne tombait jamais... Pas de chute, chez Jephan. Un repos. Une faiblesse qui trouve sa force. L'ange sur le dos de l'ours. L'ours aveugle, l'ange qui voit. L'ours lié, sans regard et sans mot, unique refuge des visions, des rêves, des envols.

Il faut être deux. Un peuple d'anges. Un peuple d'ours. Ours-frères, interchangeables, fidèles à leurs entraves, à leur patiente cécité. Anges versatiles dans leurs angoisses, leurs extases. Sept rencontres. Sept accords. Les sept étapes de l'initiation. Six sculptures pour ce qui précède l'envol – la gestation, la vision –, une sculpture pour ce qui suit – la mémoire. Six anges, ou groupes d'anges, en position couchée : trois aux ailes repliées, trois aux ailes grandes ouvertes.

La gestation se vit en famille, ailes le long du corps : voici une mère et son enfant, voici deux sœurs, proches des « âmes-oiseaux », voici trois générations superposées, blotties. Toutefois, la vision, quand le désir du ciel tombe dans les yeux, se vit seul. Les ailes s'ouvrent alors à s'en écarteler, leur matière – champignon, écorce – se rapproche du bois, opère une fusion.

L'envol seul nous échappe. L'envol est ce trou dans le récit, cette sculpture absente où l'ours et l'ange se séparent. L'envol est ce vide, ce blanc où la musique s'arrête, ce silence que Jephan transporte partout avec lui, ce mystère que fixe, dans l'effroi et la fascination, la moindre de ses sculptures ailées. L'envol, union de soi à soi, est inexprimable. Il nous faut croire en cette figure absente. En faire mémoire.

Un fragment de mémoire, sous la septième sculpture, au pied de l'ours à l'ange assis. L'ange au chapeau pointu, l'ange pensif, le regard noyé du souvenir du vol. Et l'ours à la solidité intacte, à l'aveuglement et au mutisme vierges, l'ours qui a permis tout cela. La mémoire enfin, symbole de l'œuvre, de ce qui se glisse dans les trous du réel, dans les moments où la musique se tait. L'œuvre, fragment de mémoire, œuf primordial recomposé, monde un instant ouvert, scindé, touché par la folie, ressoudé à la jointure, déposé comme témoignage. •

Caroline Lamarche





## Au-delà des racines, le bestiaire du silence

Un matin d'automne, tandis que Jephan de Villiers parlait des arbres avec de enfants non-voyants, un grand coup de vent ouvrit les portes de son atelier et souffla sur le sol des fragments de hêtre et de marronnier, des fragments de silence.

Jephan profita alors de ces cadeaux fragiles soufflés par la nature et fit devant eux la première bestiole. Bien d'autres suivirent.

Il en existe aujourd'hui une immense procession. •

Joël Bastard, ?

## Beyond the roots, the silent bestiary

One autumn morning, while Jephan de Villiers was discussing trees with a group of blind children, a great gust of wind threw open the doors of his studio, blowing in pieces of beech and chestnut tree.

Fragments of silence.

Seizing the moment, Jephan stopped to pick up the fragile gifts that nature had blown in and there in front of them, made his very first creature. Many others followed.

Today a vast procession of tiny creatures exists. •

Joël Bastard, ?







## En dehors du temps

Il est des êtres en dehors du temps et des modes qu'on ne rencontre pas par hasard, ils viennent à vous naturellement comme une évidence.

J'ai eu la chance de partager avec Jephane de Villiers, pendant de nombreuses années, un lieu magique où se côtoyaient avec bonheur nos deux ateliers de création, le Château de Jolymont\*, ce magnifique vaisseau de pierre baroque, échoué dans une lagune de verdure, prolongement naturel de la forêt de Soignes, fût un véritable havre de paix et de méditation. Véritable arche de Noé naturelle, elle abritera bien vite les contes et légendes liés aux personnages et bestiaires énigmatiques sortis de l'imagination foisonnante de Jephane.

Il faut l'avoir vu tel un arpenteur du divin, marcher délicatement sur la chevelure de la mère terre pour en prélever avec respect et étonnement ses présents. Devenus source et éléments essentiels de sa création, ces cadeaux de la nature deviendront de véritables poèmes dans le libellé de chacune de ses créations.

Jephane fait partie de ces grands artistes poètes qui sont nés naturellement dans cet état-là. Il a su concrétiser depuis sa prime jeunesse cet équilibre fragile et sensible qui unit harmonieusement création et philosophie de vie. Il est de toute évidence une vieille âme possédant une mémoire profonde et intense de sa mission à travers les âges, défendre et protéger la déesse Déméter. Il fait partie de la lignée de ces initiés tibétains et griots africains, véritables jalons de la conscience universelle que j'ai eu la chance de rencontrer lors de mes périodes photographiques.

Ces guides ont su, bien avant la mode des lanceurs d'alertes et des artistes opportunistes surfant sur la vague écologique, nous accompagner avec douceur et ce depuis la nuit des temps, dans la voie de la réflexion et de la sagesse animés par leur force créatrice.

Les œuvres de Jephane sont des livres ouverts qui au travers de son écriture ésotérique doivent certainement nous dévoiler ce que les grands chefs amérindiens nous prédisaient sur le sort désastreux que nous allions et avons infligé à cette terre qui ne nous appartient pas mais à qui nous appartenons corps et âmes... •

Jean-Dominique Burton

\*Château de Jolymont à Watermael-Boitsfort, Bruxelles, propriété de Simon du Chastel 1926 - 2014, ami, céramiste, mécène, grand voyageur, amoureux des arts et collectionneur d'art africain.

## Outside time

There are a few exceptional people in this world who lead their lives beyond the confines of ordinary time and normal ways of life, whom we meet not by chance but naturally, as if it was meant to be.

I was lucky enough to meet Jephane de Villiers when we lived in the Château de Jolymont\*, a magnificent, stone-built Baroque mansion outside Brussels, where our art studios rubbed shoulders, sharing the same creative space for several years. Back then, Jolymont was a haven of peace and meditation, lying like a ship stranded in the middle of green lagoon of woods and parkland that used to be part of the Forêt de Soignes. Like a Noah's Ark, the whole estate soon played host to the stuff of fables and legends, with its strange characters and medieval bestiaries that would burst forth from Jephane's fertile imagination.

It would take a sort of divine surveyor, treading carefully over the 'soft hair' of Mother Earth, to be able to lift and remove Nature's gifts with all the respect and sense of amazement that he does. Nature's gifts have long become the source and the essential ingredient of his work, but they have also become their true poetry, in the names he gives to each of his creations.

Jephane is one those great artist poets who were born naturally that way. Since he was young, he has managed to find a gentle, delicate balance that brings creativity and philosophy together in harmony. He is clearly an old soul, who possesses an intense, far-reaching memory and a purpose: a mission which has travelled down through the ages, to defend and protect the goddess Demeter. He belongs to a long line of enlightened Tibetan followers and African storytellers, true milestones of the universal conscience, whom I have been fortunate enough to meet on my photographic expeditions.

These are guides who have known since the dawn of time, before the fashion of whistleblowers and opportunistic artists began to ride the ecological wave, how to lead us gently towards a way of thinking and a wisdom, which their creative powers bring to life.

Jephane's work is like an open book, in which his esoteric script reveals what the great Native American chiefs have long predicted: that a disastrous fate awaits us, which we have inflicted and are still inflicting on the Earth, that does not belong to us, but to which we all belong, body and soul. •

Jean-Dominique Burton

\* Château de Jolymont in Watermael-Boitsfort, outside Brussels, was owned by Simon du Chastel (1926 - 2014), friend, ceramist, patron of the arts, ardent traveller, art lover and African Art collector.





Jephan de Villiers, sculpteur, écologue de la mémoire, nous invite à quitter notre quotidien pour nous plonger dans une civilisation imaginaire qui semble être d'un passé où l'homme et la nature ne faisaient qu'un. Dans son atelier, il utilise tout ce qui vient de ce monde secret des végétaux tombés sur la terre. Il possède le pouvoir de dissoudre le temps et se comporte avant tout en guetteur de mémoire des mondes oubliés.

Jephan de Villiers is a sculptor and ecologist of memory, whose work invites us to set aside our daily lives and immerse ourselves in an imaginary civilisation that seems to emerge from a past where human beings and nature lived as one. Everything he uses in his studio comes from the secret world of plants that have dropped to the ground. His power lies in his capacity to dissolve time, primed like a watchman, on the look-out for memories of forgotten worlds.



PRISME  
EDITIONS



## LE LIVRE

Jephan de Villiers nous invite à nous libérer des entraves de notre quotidien aliénant pour nous plonger dans une civilisation imaginaire. L'objectif étant d'aller avec lui à la rencontre d'un monde disparu, où nature et culture sont encore intimement liées, un monde où l'homme vivrait en harmonie avec l'ensemble des éléments.

La présence de l'arbre et de l'eau s'avère primordiale dans son travail. Des extraits de souvenirs des premiers temps de la vie, des témoignages des croyances ancestrales, rien n'est inventé dans les sculptures de Jephan de Villiers, tout est recomposition et traduction de ce monde oublié. Pour ce faire, il utilise ce qui vient du monde des choses tombées, des morceaux de bois, des écorces, des châtaignes d'eau, des oeufs de raies, des boules mystérieusement assemblées par l'océan ou des fragments de carapace de limules...

Pour lui, le Temps du travail requiert une solitude au sens strict. C'est le Temps de l'arpentage, de la recherche de ces éléments glanés «au bord du monde». Une oeuvre de mémoire en hommage à tous les gretteurs de ces mondes oubliés.

## LES EXPOSITIONS

- Exposition collective *J'aime les Arbres*, Galerie Retour de Voyage, l'Isle-sur-la-Sorgue (France) - Avril à juin 2021.

- Exposition à la Galerie Artset, Limoges (France)

- Intégration de l'oeuvre *Fragment de mémoire* à la rénovation du métro Albert (Bruxelles)

## JEPHAN DE VILLIERS

C'est vers l'âge de quatorze ans que Jephan de Villiers commence à réaliser d'immenses villages de terre, d'écorces et de feuilles dans le jardin de sa grand-mère au Chesnay près de Versailles. Il aime le cirque, le théâtre et le mime. Son travail de sculpteur et de poète ne s'arrêtera jamais. Dans les années soixante, il découvre l'atelier reconstitué de Constantin Brancusi. Naissance des *Structures Aquatiales* à Paris en 1966. Un an plus tard, il s'installe à Londres et y expose régulièrement son travail. En 1976, il découvre la forêt de Soignes près de Bruxelles. Le *Voyage en Arbonie* commence. Depuis 2000, il vit et travaille en Charente Maritime non loin de la Gironde. Il nous invite à quitter notre quotidien pour nous plonger dans une civilisation imaginaire qui semble être d'un passé où l'homme et la nature ne faisaient qu'un. De très nombreuses expositions lui sont consacrées. Ses sculptures sont présentes dans des lieux publics ouverts, dans des musées et dans de nombreuses collections privées. « *Des Fragments de mémoires* » ont été exposés à travers le monde.

## LES AUTEURS

### Roger Pierre Turine

Né en 1942, docteur en droit de l'UCLouvain, Roger Pierre Turine a travaillé à la Télévision belge (RTBF) avant de se consacrer à la critique d'art. Il a rédigé de nombreuses préfaces d'expositions et des livres, parmi lesquels *Conversation avec Pierre Soulages* (2014), *Conversation with Jed Novatt* (2017) et *Conversation avec Ernest Pignon-Ernest* (2018) (Editions Tandem).

### Caroline Lamarche

Nouvelliste, romancière, autrice de pièces radiophoniques, de textes pour la scène et pour divers médias, Caroline Lamarche collabore également avec des dessinateurs, peintres, plasticiens et photographes. Elle a reçu le Prix quinquennal de la littérature de la Fédération Wallonie Bruxelles, 2020 -2025.

### Laurent Danchin

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et professeur agrégé des lettres modernes, Laurent Danchin était commissaire d'exposition (musée de la Halle Saint-Pierre de Paris ou de l'Abbaye d'Auberive) et auteur de nombreux ouvrages, articles ou catalogues d'exposition.

### Bernard Noël

Né le 19 novembre 1930 à Sainte-Geneviève-sur-Argence en Aveyron, Bernard Noël est poète, essayiste, romancier et critique d'art. Son amitié pour les peintres et les sculpteurs le conduit à collaborer à la réalisation de nombreux livres d'artistes et, plus récemment, à en illustrer lui-même certains.

### Joël Bastard

Joël Bastard est né en 1955 à Versailles. Poète, romancier et auteur dramatique, il réalise aussi de très nombreux livres d'artiste. Il participe régulièrement à des lectures publiques en France comme à l'étranger.

### Marc Petit

Poète, auteur de fictions, peintre, essayiste, collectionneur, Marc Petit a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels *Ouroboros*, *Architecte des glaces*, *Le Nain Géant*, *La Compagnie des Indes*, *Éloge de la fiction*. À *Masque découvert, regards sur l'art primitif de l'Himalaya* a obtenu en 1996 le grand prix du livre d'art de la Société des Gens de Lettres.

*\*"Des figures de silence veilleurs sur notre monde en difficulté", Caroline Lamarche*

*« Je n'ai rien inventé, je me suis souvenu... », Jephhan de Villiers*

### Chantal Detcherry

Poète, romancière, écrivaine-voyageuse, Chantal Detcherry est née au bord de la Gironde, source d'inspiration de son ouvrage *Le Sentiment de l'estuaire*, où elle consacre un chapitre à Jephhan de Villiers. Elle s'intéresse aux arts singuliers, bruts, naïfs et populaires, ainsi qu'aux Arts Premiers.

### Emmanuel Driant

Producteur délégué à France Culture de 1976 à 1996, puis formateur en communication et responsable de presse d'entreprise. Dès le milieu des années 60, il se lie d'amitié avec Jephhan de Villiers, et ne cessera d'en suivre attentivement la production artistique dès sa période londonienne, puis tout au long de sa période bruxelloise.

### Michel Butor

Poète, romancier et essayiste français, Michel Butor a publié plus de deux cents ouvrages. En 1957, il obtient le Prix Théophraste Renaudot pour *La Modification*. Il aime les ateliers des peintres et leur conversation, ce qui l'a amené à une collaboration intense avec certains d'entre eux.

### Arnaud Matagne

Historien de l'art né à Bruxelles en 1973, il s'intéresse de près au lien entre les différentes disciplines artistiques. Ses univers de prédilection croisent le symbolisme, l'art contemporain, l'art roman, la littérature, le cinéma muet et parlant, ainsi que la photographie. Il rencontre Jephhan de Villiers lorsqu'il travaille aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique.

### Jean-Dominique Burton (auteur et photographe)

Jean-Dominique Burton, né à Huy (Belgique), est un photographe/ réalisateur belge. Voyageur infatigable, humaniste curieux au regard affûté, Jean-Dominique Burton, après son parcours asiatique, se penche depuis plusieurs années sur les mille et un secrets de l'Afrique. Sa démarche relève d'une anthropologie poétique, sensible, dévoilant des croyances et des pratiques avec pudeur, respect et une fascination assumée. Sa photographie est un plaisir de la découverte, de l'enfance de l'art, un jeu sur la forme et le fond déjouant tous les exotismes stériles. Il rencontre Jephhan de Villiers en 1986.

